

# Joseph Conrad

## Souvenirs personnels



JOSEPH CONRAD

Souvenirs personnels  
Quelques réminiscences

*Traduction de Odette Lamolle*

*Postface de Emmanuel Dazin*

Éditions Autrement **Littératures**

Collection Littératures créée par Henry Dougier

Éditeur : Emmanuel Dazin

Ce livre est paru en anglais sous le titre *A Personal Record. Some Reminiscences* (1912).

© Éditions Autrement, Paris, 2012.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

## Littératures - Récit

« C'est seulement dans l'imagination des hommes que toute vérité trouve une vie indéniable et réelle. Ce n'est pas l'invention, mais l'imagination, qui est le maître suprême de l'art comme de la vie. »

En 1908, Joseph Conrad est attaqué par un critique anglais sur ses origines polonaises. Belle occasion pour faire ressurgir quelques figures mythiques de son enfance, qui l'ont bercé de littérature et d'idéaux patriotiques. Cela ne l'a pas empêché d'inventer son propre destin, en répondant au double appel qui hante ses *Souvenirs* : celui de la mer et celui de la langue anglaise. De Londres à Marseille, de la Malaisie vécue jusqu'au Costaguana fantasmé, ces réminiscences offrent un étonnant voyage dans sa vie et son œuvre, au grand vent de la liberté et de l'imagination.

**Joseph Conrad** (1857-1924), né Józef Teodor Konrad Korzeniowski, est l'un des premiers grands écrivains de la modernité. De *Lord Jim* à *Nostramo*, de *La Folie Almayer* à *Jeunesse* ou *Au cœur des ténèbres*, son œuvre a été publiée en presque totalité par les Éditions Autrement.

Traduction inédite de l'anglais par Odette Lamolle.

## **Chez le même éditeur**

Traduit par Odette Lamolle

### **Œuvres de Joseph Conrad**

*L'Agent secret*, 1996

*Au bout du rouleau*, 1996

*Freya des Sept-Îles*, 1996

*Jeunesse*, 1996

*Karain*, 1996

*La Ligne d'ombre*, 1996

*Lord Jim*, 1996

*Un paria des îles*, 1996

*Un sourire de la fortune*, 1996

*Victoire*, 1996

*Au cœur des ténèbres* ; suivi de *Un avant-poste du progrès*, 1997

*Falk*, 1997

*Sous les yeux de l'Occident*, 1997

*Le Compagnon secret*, 1998

*Amy Foster*, 1998

*Le Nègre du "Narcisse"*, 1998

*Typhon*, 1998

*Nostramo*, 1999

*La Folie Almayer*, 2000

*La Rescousse*, 2001

*Fortune*, 2003

*Le Flibustier*, 2005

*À cause des dollars*, 2010

*Les Idiots* ; suivi de *Demain*, 2010

*Le Planteur de Malata*, 2010

*Souvenirs personnels*, 2012

### **Biographie**

John Batchelor, *Conrad, une biographie critique*, 1997

Souvenirs personnels



## Note de l'auteur

La réédition de ce livre sous une autre forme n'exige pas à strictement parler une nouvelle préface. Mais puisqu'il est ouvertement destiné à des remarques personnelles, je saisirai l'occasion de faire référence dans cette « note de l'auteur » à deux questions provoquées par certaines réflexions sur mon compte que j'ai récemment relevées dans la presse.

L'une d'elles a trait au langage. J'ai toujours eu l'impression d'être considéré comme un phénomène, situation qui ne peut être tenue pour souhaitable en dehors des milieux du cirque. Il faut un tempérament spécial pour trouver une grande satisfaction à commettre des extravagances de façon délibérée et, semblerait-il, par pure vanité.

Le fait que je n'écris pas dans ma langue maternelle a évidemment été mainte fois commenté au fil des articles et des notes sur mes divers ouvrages, comme dans les critiques plus approfondies. Je suppose que c'était inévitable, et ces commentaires étaient bien sûr de nature à flatter ma vanité. Mais



en cette matière, je n'ai pas de vanité qui puisse être flattée. Je ne pouvais en avoir. L'objectif premier de cette « note » est de dénier le mérite éventuel qu'on pourrait attribuer à un acte de volonté délibérée de ma part.

Je ne sais comment s'est répandue l'idée que j'avais fait un choix entre deux langues, la française et l'anglaise, qui m'étaient toutes deux étrangères. Cette idée est fautive. Je crois qu'elle est née d'un article écrit par Sir Hugh Clifford, publié me semble-t-il dans l'année 98 du siècle écoulé. Quelque temps auparavant, Sir Hugh Clifford était venu me voir. Il est, sinon le premier, du moins l'un des deux premiers amis que m'a apportés mon œuvre, l'autre étant M. Cunninghame Graham qui, de manière assez significative, avait été captivé par ma nouvelle *Un avant-poste du progrès*. Je compte ces deux amitiés, qui durent encore, parmi mes biens les plus précieux.

M. Hugh Clifford (il n'avait pas encore le titre de « sir ») venait de publier son premier volume d'essais sur la Malaisie. Je fus naturellement enchanté de le voir, et les choses aimables qu'il eut la bonté de me dire sur mes premiers livres et certaines de mes courtes nouvelles dont l'action se situe dans l'archipel malais me firent un immense plaisir. Je me rappelle que, après plusieurs remarques qui auraient dû me faire rougir jusqu'à la racine des cheveux et offenser ma modestie, il conclut en me disant, avec l'assurance ferme mais amicale d'un homme accoutumé à asséner des vérités peu agréables même aux grands spécialistes de l'Orient (pour leur bien, naturellement), que je n'avais à l'évidence aucune

connaissance des Malais. J'en étais tout à fait conscient. Je n'ai jamais prétendu avoir de telles connaissances, et je ne pus me tenir – je m'étonne encore aujourd'hui de mon insolence – de répliquer : « Bien sûr que je ne connais pas les Malais. Si je savais seulement sur eux le centième de ce que vous-même et Frank Swettenham savez, tout le monde se récrierait de surprise. » Il continua à me regarder avec gentillesse – mais fermeté – et nous éclatâmes de rire. Au cours de cette visite bienvenue, il y a de cela vingt ans, et dont je me souviens si bien, nous parlâmes de beaucoup de choses ; les caractéristiques des divers langages furent l'une d'elles, et c'est ce jour-là que mon ami eut le sentiment que j'avais fait un choix délibéré entre le français et l'anglais. Par la suite, lorsque son amitié (ce n'était pas pour lui un vain mot) le poussa à écrire une étude sur Joseph Conrad dans la *North American Review*, il communiqua ce sentiment au public.

Cette fausse interprétation, car ce n'est rien d'autre, j'en suis assurément responsable. Sans doute me suis-je mal exprimé, dans un entretien amical et intime où l'on ne pèse guère ses mots. Je me souviens de ce que je souhaitais exprimer : *que je m'étais trouvé dans l'obligation* de choisir entre les deux et que, bien que je connusse assez bien le français depuis mon enfance, j'aurais redouté de tenter d'écrire dans une langue si parfaitement « cristallisée ». Je crois que c'est ce mot que j'ai utilisé. Puis nous changeâmes de sujet. Je dus lui parler un peu de moi ; et ce que lui-même me raconta sur son travail en Orient, son Orient personnel dont je n'avais eu qu'un bref aperçu assez flou, était d'un intérêt passionnant.

L'actuel gouverneur du Nigeria ne se souvient peut-être pas aussi bien que moi de cette conversation, mais je suis certain qu'il ne se formalisera pas de ce que le langage diplomatique appellerait la « rectification » d'une déclaration faite par un écrivain obscur que sa sympathie généreuse l'avait poussé à aller voir pour en faire son ami.

La vérité sur ce point est que mon aptitude à écrire en anglais est aussi innée chez moi que toute autre possédée lorsque je vins au monde. J'ai de façon étrange la conviction absolue que cette langue est une partie inhérente de moi-même. L'anglais n'a été pour moi ni une question de choix ni une question d'adoption. L'idée d'un choix ne m'a jamais effleuré. Quant à l'adoption – oui, il y a bien eu adoption, mais c'est moi qui ai été adopté par le génie de cette langue qui, dès après les premiers balbutiements, me fit sien à tel point que son vocabulaire même, je le crois sincèrement, a eu une influence directe sur l'évolution de mon caractère et a façonné ma personnalité encore malléable.

Ce fut une influence très intérieure ; et pour cette raison elle est très difficile à expliquer. Ce serait aussi difficile à expliquer qu'un coup de foudre amoureux. Il y avait ce je ne sais quoi d'une reconnaissance exultante presque physique, la même sorte d'abandon sentimental, la même fierté de possession, le tout mêlé à l'émerveillement d'une grande révélation ; mais il n'y avait nullement cette ombre de doute terrible qui tombe sur la flamme même de nos passions périssables. On savait très bien que c'était pour toujours.

Affaire de révélation, non d'héritage, dont la nature inférieure rend cette aptitude encore plus précieuse et soumet son bénéficiaire à l'obligation permanente de demeurer digne de sa grande chance. Mais il me semble que tout ceci ressemble à une tentative d'explication – que je viens juste de déclarer impossible. Si, dans l'action, on peut admettre en tremblant un peu que l'Impossible recule devant l'esprit indomptable de l'homme, en matière d'analyse celle-ci sera toujours bloquée par l'Impossible à un moment ou un autre. Tout ce que je puis revendiquer après de si longues années de pratique assidue, avec au fond du cœur l'angoisse accumulée des doutes, imperfections et erreurs, c'est le droit d'être cru lorsque je dis que si je n'avais pas écrit en anglais, je n'aurais pas écrit du tout.

L'autre remarque que je désire faire ici est elle aussi une rectification, mais d'une nature plus ambiguë. Elle est sans rapport avec ce moyen d'expression. Elle concerne mon métier d'écrivain d'une manière différente. Il ne me revient pas de critiquer mes juges, d'autant moins que j'ai toujours eu le sentiment de recevoir d'eux plus que je ne le méritais. Il me semble néanmoins que leur sympathie constamment attentive a attribué à des influences historiques et raciales bien des choses qui relèvent simplement, je crois, de l'individu. Ce que le monde littéraire qualifie de caractère slave est plus que toute autre chose étranger au caractère polonais, avec sa tradition d'autonomie, ses contraintes morales issues de l'esprit chevaleresque, son respect excessif des droits individuels ; sans parler du fait important que la mentalité

polonaise tout entière, de tonalité occidentale, a reçu sa formation de la France et de l'Italie, et qu'elle est toujours restée, même en matière de religion, en sympathie avec les courants les plus libéraux de la pensée européenne. Une vision impartiale de l'humanité à tous ses niveaux, de splendeur comme de misérabilisme, jointe à une considération particulière pour les droits des moins privilégiés de ce monde, non sur un plan mystique mais par simple solidarité et par un honorable esprit d'entraide : c'étaient les caractéristiques dominantes de l'ambiance intellectuelle et morale des foyers de mon enfance précaire : des convictions profondes et sereines, solides et durables, aussi éloignées que possible de cet humanitarisme qui me paraît être uniquement le fruit d'une nervosité exacerbée ou d'une conscience morbide.

L'un de mes critiques les plus favorables essaya d'expliquer certains traits de mon œuvre par le fait que j'étais, selon ses propres termes, « le fils d'un révolutionnaire ». Nulle qualification n'eût pu être moins adéquate, appliquée à un homme tel que mon père, ayant un sens aussi fort de sa responsabilité, sur le plan des idées ou de l'action, et aussi peu motivé par des questions d'ambition personnelle. Je ne puis réellement comprendre pourquoi les soulèvements polonais de 1831 et 1863 ont été considérés comme « révolutionnaires » par l'Europe entière. Ces soulèvements n'étaient pas autre chose que des révoltes contre une domination étrangère. Les Russes eux-mêmes les qualifièrent de « rébellions » ; ce qui, à mon point de vue, était rigoureusement exact. Parmi les hommes impliqués dans les prémices du

mouvement de 1863, mon père n'était pas plus révolutionnaire que les autres, si l'on entend par là une conduite subversive contre un système quelconque de vie sociale ou politique. C'était seulement un patriote, en ce sens que, ayant foi dans les valeurs spirituelles d'une existence nationale, il ne pouvait accepter de voir ces valeurs asservies.

Publiquement mis en cause dans le dessein bienveillant de justifier l'œuvre de son fils, ce personnage de mon passé exige de ma part quelques mots supplémentaires. Étant donné que je n'avais pas tout à fait douze ans lorsqu'il mourut, je savais évidemment bien peu de choses sur les activités de mon père. Ce que je vis par moi-même, ce furent ses funérailles officielles, les rues dégagées, la foule silencieuse ; mais je comprenais bien qu'il s'agissait là d'une manifestation de l'âme nationale profitant de cette occasion opportune. Tous ces ouvriers nu-tête, ces étudiants de l'université, ces femmes aux fenêtres, ces écoliers sur les trottoirs, ne pouvaient rien connaître de précis sur le compte de cet homme, sinon sa réputation de fidélité au sentiment dominant de leurs propres cœurs. C'était aussi la seule chose que je savais moi-même ; et cette immense démonstration muette me semblait être l'hommage le plus naturel du monde – rendu non pas à l'homme, mais à l'Idée.

J'avais été impressionné d'une manière beaucoup plus personnelle en voyant brûler ses manuscrits environ quinze jours avant sa mort ; ce qui fut fait sous sa propre autorité. Je me trouvai ce soir-là entrer dans sa chambre un peu plus tôt que de coutume ; et, ma présence n'étant pas remarquée, je m'y

attardai pour voir la sœur-infirmière en alimenter la flambée dans la cheminée. Mon père était sur un vaste fauteuil, soutenu par des oreillers. Ce fut la dernière fois que je le vis hors de son lit. Il ne me fit pas l'effet d'être à l'article de la mort, mais plutôt d'être mortellement las – comme un homme vaincu. Cette destruction volontaire m'affecta énormément, car j'y vis une reddition. Pas à la mort, toutefois. Pour un homme d'une foi aussi forte, la mort ne pouvait être une ennemie.

Pendant de longues années, je crus que ses œuvres avaient toutes été brûlées, mais en juillet 1914 le bibliothécaire de l'université de Cracovie me rendit visite au cours de notre bref séjour en Pologne, et mentionna l'existence de quelques manuscrits de mon père, en particulier d'une série de lettres écrites avant et pendant son exil à son ami le plus intime, qui les avait envoyées à l'université pour qu'elles fussent conservées. Je me rendis immédiatement à la bibliothèque, mais n'eus alors le temps que d'y jeter un coup d'œil. Je comptais y retourner le lendemain et demandai des copies de l'ensemble de cette correspondance. Or, le lendemain, ce fut la guerre. Je ne saurai donc peut-être jamais ce qu'il écrivit à son meilleur ami à l'époque de son bonheur conjugal, de sa récente paternité, de ses grands espoirs – et plus tard, aux heures de la désillusion, de la tristesse et de la frustration.

Je croyais aussi que, quarante-cinq ans après sa mort, il était complètement oublié. Mais ce n'était pas le cas. Certains jeunes écrivains l'avaient découvert, surtout comme traducteur remarquable de Shakespeare, Victor Hugo, et Alfred de

Vigny dont il avait traduit le *Chatterton* ; traduction pour laquelle il avait écrit une préface éloquente où il louait la profonde humanité du poète et son noble idéal de stoïcisme. Le côté politique de sa vie n'était pas oublié non plus ; certains de ses contemporains ayant œuvré avec lui pour sauvegarder l'esprit national, dans le ferme espoir d'un avenir indépendant, ils avaient dans leurs vieux jours publié leurs mémoires, révélant au monde pour la première fois le rôle qu'il avait joué. J'avais alors appris sur sa vie des choses que j'ignorais, des choses qui, hors du cercle des initiés, n'avaient pu être connues de personne hormis ma mère. C'est ainsi que, par un volume de mémoires posthumes relatant ces années sinistres, j'appris que l'idée d'un Comité national secret, initialement prévu pour organiser la résistance morale à la pression accrue de la Russie, était due à l'initiative de mon père, et que les premières réunions de ce Comité s'étaient tenues dans notre maison de Varsovie, dont je ne me rappelle avec précision qu'une seule pièce, blanche et rouge, sans doute le salon. L'un des murs était percé d'une arche d'une hauteur exceptionnelle. Où menait-elle, cela demeure pour moi un mystère ; mais aujourd'hui encore je ne puis chasser la conviction que tout cela avait des proportions gigantesques, et que les gens allant et venant dans cet espace immense avaient tous une stature excédant la taille habituelle des hommes qu'il me fut donné de connaître par la suite. Parmi eux, je revois ma mère, silhouette plus familière que les autres, vêtue du noir du deuil national en signe de défi aux règlements policiers draconiens. J'ai également gardé de cette époque exceptionnelle le



souvenir craintif de sa gravité mystérieuse, une gravité qui n'était certes pas exempte de sourires. Car je me souviens aussi de ses sourires. Peut-être en trouvait-elle toujours un pour moi. Elle était jeune, alors, n'avait certainement pas atteint la trentaine. Elle mourut quatre ans plus tard, en exil.

Dans les pages qui suivent, je mentionne son séjour chez son frère, à peu près un an avant sa mort. J'y parle aussi un peu de mon père tel que je le vois dans mon souvenir pendant les années suivant le coup mortel que fut pour lui ce décès. Et maintenant, après avoir été évoqués en réponse aux dires d'un critique amical, ces Fantômes vont pouvoir regagner le lieu de leur repos, où s'attardent encore leurs silhouettes vivantes, indistinctes mais poignantes, attendant l'heure où la réalité de leur présence, la dernière trace de leur passage sur terre, disparaîtront à jamais de ce monde en même temps que moi.

*Joseph Conrad*

1919

## Une préface familière

En règle générale, l'homme n'a guère besoin de grands encouragements pour parler de lui-même ; pourtant, ce livre est le fruit d'une suggestion amicale, et même d'une amicale pression. Je tentai de m'y dérober avec une certaine énergie ; mais, avec une obstination caractéristique, cette voix amicale insista : « Il faut vraiment que vous l'écriviez, vous savez. »

Ce n'était pas un argument, mais je cessai aussitôt de résister. Puisqu'il le fallait !...

Voyez le pouvoir d'un mot ! Celui qui veut convaincre ne devrait pas mettre sa confiance dans l'argument valable mais dans le mot juste. Le pouvoir du SON a toujours été plus grand que celui du sens. Cela n'est pas péjoratif dans mon esprit. Il est préférable que l'humanité soit plus impressionnable que réfléchie. Rien d'humainement grand – j'entends par là affectant toute une foule d'existences – n'a été le fruit de la réflexion. En revanche, on ne peut manquer de constater le pouvoir de simples mots ; des mots tels que Gloire, par

exemple, ou Pitié. Je n'en citerai pas d'autres. Il ne serait pas difficile d'en trouver. Clamés avec persévérance, avec ardeur, avec conviction, ces deux-là, par leur seule sonorité, ont ébranlé des nations entières et labouré le sol sec et dur sur lequel repose tout notre ordre social. Il y a aussi le mot Vertu, si vous voulez !... Bien sûr, il faut veiller à l'intonation. L'intonation juste. C'est très important. Le poumon puissant, les cordes vocales tonnantes ou tendres. Ne venez pas me parler de votre principe d'Archimède. C'était un être sans esprit, à l'imagination mathématique. Les mathématiques ont tout mon respect, mais je n'ai nul besoin des machines. Donnez-moi le mot juste, l'intonation juste, et je soulèverai des montagnes.

Quel rêve pour un écrivain ! Car les mots écrits ont aussi leur intonation. Oui ! Laissez-moi seulement trouver le mot juste. Il doit bien traîner par là au milieu des épaves de toutes les plaintes et de toutes les exultations exprimées à haute voix depuis le jour où l'espoir, l'espoir immortel, descendit sur la terre. Il est peut-être là, tout près, inaperçu, invisible quoique à portée de la main. Mais en vain. Je suis persuadé qu'il y a des êtres capables de dénicher une aiguille dans une meule de foin au premier regard. Pour ma part, je n'ai jamais eu cette chance. Et puis, il y a cette intonation. Autre difficulté. Qui me dira, en effet, si l'intonation est bonne ou mauvaise, avant que j'aie crié le mot ; peut-être ne sera-t-il pas entendu, sera-t-il emporté par le vent, sans que le monde en soit ému ? Jadis vécut un empereur qui était un sage et un peu homme de lettres. Il traça sur des tablettes d'ivoire des

pensées, des maximes, des réflexions, que le hasard a conservées pour l'édification de la postérité. Parmi d'autres – je cite de mémoire – je me souviens de cet avertissement solennel : « Que tes paroles aient toutes l'accent de l'héroïque vérité ! » L'accent de l'héroïque vérité ! C'est très joli, mais je pense qu'il est facile pour un empereur austère de tracer un conseil grandiose. La plupart des vérités utiles sur cette terre sont modestes, elles ne sont pas héroïques ; et il y eut dans l'histoire de l'humanité des moments où les accents de la vérité héroïque ne l'ont menée à rien d'autre qu'à des actions dérisoires.

Nul ne s'attendra à trouver dans les pages de ce petit livre des paroles d'une puissance extraordinaire ou des accents d'un héroïsme irrésistible. Au risque de me rabaisser dans ma propre estime, je dois avouer que les conseils de Marc-Aurèle ne sont pas pour moi. Ils conviennent mieux à un moraliste qu'à un artiste. Ce que je puis vous promettre, c'est une vérité d'un genre modeste, et aussi de la sincérité. Cette sincérité totale, digne de louanges, qui, pendant qu'elle vous livre aux mains de vos ennemis, a aussi pas mal de chances de vous brouiller avec vos amis.

« Brouiller » est peut-être un terme excessif. Je ne puis imaginer qu'il y ait au nombre de mes ennemis ou de mes amis un être assez démuné pour songer à se quereller avec moi. « Décevoir vos amis » serait plus exact. La plupart, presque toutes, de mes amitiés nouées pendant la période de ma vie consacrée à l'écriture m'ont été apportées par mes livres, et je sais qu'un romancier vit dans son œuvre. Il est là, unique réalité d'un monde inventé, au milieu d'objets,



Achévé d'imprimer en mai 2012 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
Dépôt légal : mai 2012. ISBN : 978-2-7467-3331-2. ISSN : 1248-4873  
Imprimé en France.